

Confinatus

Elle s'étira langoureusement entre les draps froissés, laissant un petit rai de lumière lui chatouiller doucement le visage et s'infiltrer entre ses paupières mi-closes.

Célibataire endurcie, elle aimait ce moment de solitude matinal, qui la sauvait des pets malodorants ou de l'haleine de chacal d'un autre au réveil. Elle revendiquait le luxe absolu de ne jamais s'engager avec aucun homme, pour pouvoir au contraire tous les consommer selon son envie du moment, sans avoir à faire de choix. Elle aimait séduire et faire la fête et ne voulait surtout pas risquer de gâcher sa liberté, ou pire, de se reproduire, prenant toujours grand soin de fuir avant les premières lueurs de l'aube, sans jamais laisser ses coordonnées.

Sa main s'égara paresseusement vers l'oreiller posé à ses côtés et rencontra une toison soyeuse. Elle sourit dans son demi-sommeil, accordant toute son indulgence à sa chatte persane qui s'était encore glissée dans son lit à son insu.

« - *Bonjour ma Belle* ».

Elle sursauta violemment et se cogna la tête en se tournant dans la direction du son désagréable qui avait tapé dans son oreille, constatant que la masse velue qu'elle venait de caresser n'appartenait absolument pas à sa persane mais à un mâle séduisant, vauté avec extase dans ses draps.

« - *Mais qu'est-ce que vous faites là ??* ».

La question était sincère car elle peinait à reconstituer les événements de la veille au soir. Elle se revoyait bien enchaîner les Margherita sur une musique latino et monter sur le bar en dansant mais la suite était plus floue.

Le garçon amorça un sourire suffisant mais avant que sa mémoire ne lui convoque des souvenirs gênants, elle remonta prestement les draps jusqu'à son cou :

- *Dis-moi, euh... Tu peux me rappeler ton prénom ?*

Elle clignait nerveusement des paupières, encore mal réveillée, sentant un début de migraine lui vriller les tempes.

- *Tanguy*, lâcha-t-il un peu pincé, s'attendant à l'évidence à un réveil plus romantique.

- *Bon, tu peux pas rester là bien sûr. Tu t'habilles, vite si possible, un petit café à la rigueur et tu t'en vas. J'ai une journée infernale, j'ai vraiment pas le temps de faire davantage connaissance* ».

Elle était furieuse contre elle-même car elle ne ramenait évidemment jamais personne chez elle, précisément pour éviter ces lendemains de baise ridicules. Manifestement, elle devait pourtant être trop éméchée hier soir pour se rappeler cette règle essentielle.

« - *Ecoute mon petit Thierry...*, commença-t-elle avec impatience, constatant qu'il ne bougeait pas d'un pouce.

- *Tanguy*, rectifia-t-il, passablement vexé à présent.

- *Oui, Tanguy, si tu veux*, concéda-t-elle de mauvaise foi, *tu as deux minutes pour trouver ton caleçon et sortir de mon lit !*

- *Mais je peux pas*, pleurnicha-t-il, *tu l'as jeté par la fenêtre cette nuit !* ».

Totalement consternée par sa propre imprévoyance, elle oscilla un instant entre un fou rire hystérique et un plan d'action digne de ce nom. Elle avait réussi à mettre le garçon de très méchante humeur, se félicitant néanmoins en l'observant à la dérobée, d'avoir conservé son bon goût en dépit de ce chaos ambiant. Elle se rappela aussi que sa conversation de la veille n'avait pas constitué le critère déterminant pour jeter son dévolu sur lui.

Elle s'extirpa vivement du lit pendant que le dénommé Tanguy était toujours à la recherche d'une solution pour enfiler son pantalon en l'absence de caleçon, tout en évitant des démangeaisons désagréables sur ses précieux attributs.

Elle brancha la radio pour prendre connaissance des actualités du jour et se figea instantanément à l'écoute du message diffusé en boucle : « *Appel général à la population. Un virus aéroporté a été détecté cette nuit dans l'atmosphère. Il est formellement interdit de quitter son domicile jusqu'à nouvel ordre, sous peine de poursuites pénales. La police et l'armée patrouillent dans les rues pour contrôler le respect de cette consigne. De nouvelles informations vous seront communiquées ultérieurement* ».

Elle se précipita à la fenêtre pour constater en effet que les rues étaient anormalement désertes, sans autre bruit que le vent dans les arbres ou le chant de quelques oiseaux égarés. Ça ressemblait à un paysage fantomatique de fin du monde, un peu comme un arrêt sur image. Une ambiance pesante et anxiogène régnait déjà, avec la peur subite de mourir, vrillée au ventre. Elle pensa avec douleur à ceux qu'elle aimait et dont elle se trouvait désormais séparée pour une durée indéterminée. Les journalistes, à grands renforts de sensationnalisme, ajoutaient à cette peur primaire une dimension morbide, en énumérant le nombre de morts enregistré dans la nuit. La crise sanitaire s'avérait d'emblée particulièrement grave, d'une ampleur inédite, sans que les autorités n'identifient encore les armes à utiliser pour combattre ce virus redoutable, qui s'attaquait à la population du monde entier.

- Mais comment je vais pouvoir rentrer chez moi ?

Elle sursauta pour la deuxième fois de la matinée, ayant complètement oublié l'importun. C'était une bonne question, reconnut-elle en paniquant.

Il geignait encore comme un bébé dont la couche a débordé, les yeux rouges et gonflés, reniflant bruyamment.

- T'es grand pour pleurer, non ? s'énerva-t-elle

- Je pleure pas, je suis allergique aux poils de chat !

C'est sûr qu'il avait mauvaise mine avec son nez dégoulinant et ses grattages intempestifs... Au bord de l'apoplexie à l'idée d'une quelconque cohabitation, elle lança une dernière cartouche, en tentant l'argument de l'évacuation médicale urgente :

- Mon cher Thierry, j'aurais adoré poursuivre cette conversation mais si tu veux éviter le choc allergique, je te conseille de lever le camp immédiatement.

Subitement très énervé contre elle, tapant du pied avec colère, il lui signifia sèchement qu'il comptait respecter les consignes gouvernementales et ne quitterait pas cet appartement avant la levée du confinement, juste pour rendre service à une sale égoïste mal polie, appariée d'une chatte puante. Inutile de préciser que ce tête-à-tête lui déplaisait autant qu'à elle, voire davantage et il l'invitait donc instamment à modifier son comportement si elle ne voulait pas se retrouver enfermée dans les toilettes, à copier 100 fois son prénom. Encaissant avec rage l'impact de ce scud vexatoire, elle préféra toutefois par prudence ne pas le questionner sur la chatte à laquelle il faisait référence, refusant, quoi qu'il en soit, de subir la punition humiliante du petit coin.

Le garçon n'ayant manifestement aucune intention de débarrasser le plancher, elle dut capituler et accepter à son corps défendant l'intolérable évidence de devoir traverser le confinement avec cet indésirable. A marche forcée, l'organisation se mit donc en place entre eux afin d'affronter cette période déstabilisante, dans laquelle se mêlaient angoisse et incertitude, avec une ligne d'horizon inconnue. Les ondes déversaient des nouvelles alarmantes qui apportaient gravité et tristesse. Des personnes mouraient par milliers, fauchées par la férocité du virus qui les cueillait avec violence et détermination, des familles entières étaient décimées, des amis chers disparaissaient brutalement, sans espoir de jamais leur dire adieu. Les scientifiques s'affrontaient, les politiques s'insultaient, les masques filtrants manquaient cruellement, le vaccin tant espéré prenait du retard... Il devint vite évident que personne ne sortirait

indemne de cette épreuve, de nouveaux codes sociaux restaient à imaginer, une nouvelle vie devrait être écrite le moment venu.

Se partageant tous les deux bon gré mal gré l'appartement, elle acquit rapidement la confirmation qu'elle ne le supporterait pas longtemps avec ses matchs de foot bruyants et ses conversations insipides avant le premier café du matin. Toujours dans la plainte et le mélodrame, il lui tapait sur les nerfs en permanence et elle lui avait donc radicalement interdit l'accès de son lit, en dépit des tentatives peu subtiles qu'il déployait pour la faire changer d'avis. C'est ainsi qu'elle l'avait laissé laver la vaisselle, récurer les toilettes ou encore lessiver les sols, pour finalement se refuser à lui, soulignant avec ingénuité qu'ils s'étaient mal compris. A cours d'artifices, elle tenta aussi de le refourguer à sa voisine dont le mari avait récemment quitté le domicile conjugal et qui, depuis cette époque tragique, était passablement excitée dès qu'un mâle entrait dans son champ de vision. Elle avait d'ailleurs reluqué à plusieurs reprises avec une gourmandise non dissimulée les courbes viriles de Tanguy, lui proposant assez explicitement de lui faire visiter son appartement.

La tension monta progressivement entre eux et une détestation profonde s'installa définitivement lorsqu'elle fit rétrécir au lavage les seuls vêtements dont il disposait, passant d'un pantalon confortable à un bermuda étroit. Peut-être n'aurait-elle pas dû éclater de rire en découvrant que son forfait avait réussi... Quoi qu'il en soit, il se jeta subitement sur elle pour l'étrangler, excédé par ces semaines horribles de confinement, cette cohabitation humiliante, ce chat qui le rendait asthmatique, cette femme qu'il haïssait, cette peur de mourir. Elle suffoqua immédiatement sous la pression des mains puissantes autour de son cou, regrettant brièvement son manque de diplomatie, avant de plonger dans un trou noir.

Elle avait terriblement mal à la gorge et à la tête, respirait avec difficulté mais distinguait tout de même au loin une petite lumière agaçante sur sa rétine. Quelqu'un la secouait doucement et lui demandait d'ouvrir les yeux. Elle finit par s'exécuter, à l'issue d'un effort considérable. Elle constata qu'elle se trouvait

dans une chambre impersonnelle, un homme en blouse blanche se penchant sur elle avec un grand sourire encourageant.

- *Vous avez eu un accident de voiture, vous venez tout juste de sortir du coma.*

Elle se sentait totalement désorientée, comprenant à peine la situation.

- *Vous êtes restée 15 jours dans le coma, expliqua le médecin, comment vous sentez-vous ? Je viens de vous retirer le matériel d'intubation, vous avez probablement un peu mal à la gorge.*

Elle émergea progressivement de son état de semi-conscience, recollant lentement les pièces du puzzle.

- *Avez-vous des souvenirs de cette période ?*, demanda le médecin avec intérêt.

La question la fit sourire lorsqu'elle réalisa avec soulagement que son cerveau lui avait fait l'excellente blague, probablement pour la distraire, d'avoir fabriqué un scénario terriblement réaliste, qu'elle se félicitait toutefois de ne pas avoir vécu.

- *Quelques souvenirs*, répondit-elle vaguement. *Quand pourrai-je sortir ?*

La réponse du médecin la sidéra littéralement :

- *Soyez patiente, il faut d'abord le temps du rétablissement et surtout, le pays traverse une crise sanitaire importante et le Gouvernement vient d'annoncer une période indéfinie de confinement de la population...*